



Ça va jazzer

Blues, swing & cool

Kinga Glik, la bassiste aux millions de clics

Bruno Pfeiffer 3 novembre 2017 (mise à jour : 3 novembre 2017)



(Kinga Glick - Photo : Peter Hennemann)

La vidéo de Tears in Heaven, postée sur Youtube via un portail par une jeune Polonaise de la région de Katowicse, subjugué la «bassosphère».

Après le triomphe (22 millions d'amateurs) de la version en solo de Kinga Glick du titre d'Eric Clapton *Tears in Heaven*, tourneurs et producteurs se sont rués sur la jeune Polonaise. La voici bombardée pour le troisième disque à la tête d'un quartet, musclé de pointures (le batteur Greg Hutchinson; le pianiste Nitai Herschkovits; le saxophoniste Tim Garland). Je rencontre la fille (20 ans depuis le 29 janvier 1997) dans un café parisien au pied de la Tour St-Jacques. Son père l'accompagne. Je le prends pour son grand frère (Kinga en a bien rigolé)! Elle brosse sa passion : *«la basse me fascinait déjà bébé. A trois ans, je me plantais devant la radio. Je cherchais le son de la basse dans tous les morceaux que j'entendais. J'en ai réclamée une. Irek, mon père, a rechigné. A onze ans, enfin, il m'a offert une Fender Jazz Bass. Il avait besoin d'un bassiste, car il dirigeait un orchestre familial, le Glick PIK Trio, avec mon frère. A 18 ans, j'ai pu sortir mon propre disque. A 19 ans, nous avons gravé le*

second en public. Peu après, l'idée m'a prise de poster Tears in Heaven sur Youtube, à travers Bass Player United, le portail dédié aux bassistes. J'aime beaucoup le morceau, la profondeur du thème, la beauté des paroles. Des messages sont arrivés du monde entier : »Qui êtes-vous? On ne vous connaît même pas! Votre basse chante, c'est incroyable! Etc.« J'ai l'impression de me lever chaque matin dans un rêve».

Dans la foulée, l'artiste compose 7 titres, retient *Tears in Heaven* de Clapton + *Teen Town* de Jaco Pastorius, entre en studio avec les 9 morceaux dans le fourreau. Le résultat? *Dream* (Warner Music). On écarquille les yeux. Une ligne de basse fine et captivante, une conduite impeccable, des chorus envoûtants (hélas brefs), surtout sur les balades. La maîtrise sur l'époustouflant solo de *Song for Dad* en impose. L'on identifie les influences manifestes : Jaco Pastorius et Marcus Miller («mes héros»). Elle s'intéresse à leur histoire. D'autres bassistes la sidèrent: Nils Henning Orsted Pedersen, Christian Mc Bride, Avishaï Cohen. Elle admire les personnalités d'Esperanza Spalding et de Tal Wilkenfeld, deux femmes-bassistes actuelles.



(Kinga Glick - Photo : Peter Hennemann)

Kinga a appris l'anglais en quelques mois. Son père aussi. La mère assure le merchandising. Elle ne réalise certes toujours pas de se retrouver là, à Paris, d'avoir gravi la Tour Eiffel, de réaliser une interview, tout cela grâce au disque. Toutefois, la maturité de la musicienne impressionne. Elle continue tant que possible de fréquenter les amis au village (Belk), et de jouer au ping-pong, toutefois elle répète beaucoup sur l'instrument («*je dois développer mon art, je n'ai pas suivi d'école*»). Elle traverse le rêve comme une espérance de partage. «*Le travail en quartet m'a transporté. J'ai l'ambition de créer la musique que j'aime et de la donner à une foule de gens. Depuis le big bang d'internet, le groupe travaille avec des tourneurs en Europe et aux USA*». Les dispositions précoces de Kinga, son ahurissant potentiel, la famille musicienne du village polonais, sont du terreau dont l'on façonne les belles histoires.

Bruno Pfeiffer

CD

Kinga Glik, *Dream* (Warner Music)